

---

Review

Reviewed Work(s): L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre: vers une théorie du sexologème by Pascale Noizet

Review by: Jules Falquet

Source: *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 20, No. 1, SEXISME ET LINGUISTIQUE (1999 FÉVRIER), pp. 119-123

Published by: Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes and Éditions Antipodes

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40619698>

Accessed: 04-07-2018 12:26 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Éditions Antipodes, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes* are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Nouvelles Questions Féministes*

**Pascale Noizet. *L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexologème*. Kimé, collection Sociétés. Paris, 1996. 260 p.**

Issu d'une thèse doctorale, le remarquable ouvrage de la sémiologue québécoise Pascale Noizet sur les romans sentimentaux, de *Pamela ou la vertu récompensée* au "phénomène Harlequin", nous introduit à une analyse matérialiste de l'idée moderne d'amour. Le moins que l'on puisse dire est que l'on ne ressort pas indemne de la lecture de son travail. L'amour "qui n'a pas de sexe", l'amour "qui fait tourner le monde" — naturel, éternel, inquestionnable — est ici découpé au scalpel, décortiqué avec minutie et réduit à sa plus simple expression : à ses fonctions matérielles dans l'organisation des rapports sociaux de sexes.

S'appuyant solidement sur l'hypothèse féministe que "l'amour est un des noyaux fondateurs de l'oppression des femmes" et que "les femmes ne s'oppriment pas toutes seules", Pascale Noizet analyse ici l'organisation de l'intimité amoureuse du rapport hétérosexuel.

Dans une première partie, l'auteure se penche sur le premier grand roman psychologique sentimental : *Pamela ou la vertu récompensée* (1740), de l'anglais Samuel Richardson. Écrit au moment où l'Angleterre amorce sa révolution industrielle, il apparaît comme le roman canonique d'une tradition narrative qui glisse subtilement du pathétique au didactisme. L'héroïne en est une jeune servante vertueuse qui résiste aux avances sexuelles de son "jeune maître". Séquestrée, enlevée et subissant même une tentative de viol, elle se montre si ferme que son maître se repent et lui présente ses excuses. C'est alors qu'elle tombe amoureuse de lui : après moultes péripéties, ils se marient finalement, par amour — rompant ainsi le modèle du mariage de convenance. L'auteure montre de façon saisissante comment le harcèlement sexuel de Pamela se déroule dans un lieu littéraire — et matériel — extrêmement hostile, approprié par l'homme, de surcroît

*N.Q.F. 1999 Vol. 20, N° 1*

d'une classe dominante. On voit alors à quel point le contrôle de l'espace est un élément clé du contrôle social des femmes. Elle analyse ensuite de manière passionnante comment ce roman inaugure une nouvelle construction sémantique — et un nouveau modèle — de l'intériorité féminine. Elle montre enfin comment l'émergence du sentiment amoureux engendre un personnage féminin problématique, fragmenté, confronté à l'absurde : aimer l'ennemi. "Nous avons là", dit-elle, "l'une des fonctions essentielles de l'amour, à savoir effectuer un brouillage de la relation dans laquelle il prend forme". Replaçant le roman dans son contexte matériel, l'auteure montre comment l'idée d'amour qu'il invente accompagne l'évolution historique : "l'amour apparaît comme étant le signe qui assure la cohésion entre deux états, dont l'un s'inscrit dans une société préindustrielle d'ordres et l'autre dans une société industrielle de classes de sexes". Plus, il est : "un des principes organisateurs d'un nouvel ordre social et de la façon dont il réalise son parcours répressif". Apparue sous une forme démiurgique — ensuite naturalisé — l'amour "richardsonnien" inscrit pour plusieurs siècles le modèle de la relation amoureuse au sein d'un rapport de force, un antagonisme de classe de sexe.

Dans une deuxième partie, Noizet analyse la trajectoire du "raffinement" de la "littérature populaire" qui mène au roman *Harlequin*. Elle montre comment les grands romans qui ont marqué le genre évoluent de la violence explicite — qui constitue l'asymétrie structurante du récit amoureux au XVIII<sup>e</sup> ème — à un modèle qui évacue cette violence pour mettre en place de nouvelles normes. La construction idéologique se resserre en même temps que l'amour devient "un objet social propre aux femmes" à la charnière du XIX<sup>e</sup> ème et du XX<sup>e</sup> ème siècle. L'auteure dissèque ensuite le motif littéraire de la rencontre des personnages : scène de première vue, système des personnages et rapports entre féminité et virilité. On voit notamment comment la confrontation entre les protagonistes — la scène de première vue — donne l'impression d'un choix, alors qu'elle cache une formidable contrainte imposée politiquement. "Si la protagoniste se retrouve enfermée par les composantes socio-économiques de sa situation d'infériorité, elle luttera contre ce qui vise à la déshumaniser.

Elle refuse d'emblée le partenaire imposé par cette situation, jusqu'à ce que l'amour en vienne à privatiser et à singulariser sa relation avec lui". Finalement, Noizet rend visible le mécanisme-clé de l'euphémisation du rapport social en rapport amoureux : la somatisation, ce qu'elle nomme le topos de la maladie d'amour. La formule s'approche de plus en plus de celle que reprendra ensuite massivement le roman *Harlequin* : "la maladie, [...], qui altère physiquement la santé de l'héroïne, attaque la position objective de la protagoniste dans la confrontation". La logique naturaliste se renforce : "Le corps féminin, en tant que réceptacle privilégié du sentiment, sous-entend que l'amour est d'ordre instinctuel puisqu'il se manifeste en priorité par une expression corporelle qui ne peut être raisonnée". En résumé : "à organe délicat, esprit faible". Ce faisant, comme le montre Noizet, on "conforte aussi la construction idéologique de l'hétérosexualité, dont on interprète ontologiquement les fondements." Ainsi, Pascale Noizet montre comment tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, à l'ombre de la littérature sentimentale, l'obligation d'aimer devient progressivement une norme sociale fondée en Nature.

L'amour au XX<sup>ème</sup> siècle fait l'objet de la troisième partie : celle-ci repose sur l'étude systématique des romans *Harlequin*. On y voit tout d'abord comment, guidé par de solides études de marché, le modèle *Harlequin* se perfectionne. Il s'organise systématiquement autour de cinq séquences narratives invariables : rencontre, confrontation polémique, séduction, révélation de l'amour, promesse de mariage. Le type narratif se perfectionne lui aussi : combiné à une "narration omnisciente", le roman présente invariablement le point de vue subjectif de l'héroïne. Ainsi l'introspection, abrogeant les lois matérielles de l'histoire, brouille la lecture de l'oppression. Simultanément, le personnage masculin s'efface. En réalité, "ce point de vue particulier rentabilise la division sexuelle de l'amour puisqu'il exacerbe l'identité spécifique du personnage féminin et sa construction à l'intérieur de la relation hétérosexuelle amoureuse". Par ailleurs, les romans *Harlequin* ont été très largement critiqués pour leur caractère "paralittéraire", rejetés dans l'infra monde des romans de gare pour femmes. Pourtant, ces livres connaissent un succès massif auprès de

*N.Q.F. 1999 Vol. 20, N° 1*

millions de femmes de toutes sortes de par le monde : pourquoi ? Noizet suggère que les lectrices reconnaissent pragmatiquement leur vie dans les contradictions de sexe soulevées dans les romans Harlequin. Surtout et fort opportunément, la fin idyllique — promesse de mariage vu comme voyage de noce et jamais décrit dans sa quotidienneté — vient résoudre ces contradictions in fine. Ce n'est pas tant qu'Harlequin, par ses modèles, contraigne les femmes à l'oppression : c'est plutôt que le processus de lecture est une expérience profondément contradictoire, qui actualise le refoulement de l'oppression et sa sublimation.

Dans la quatrième et dernière partie, l'auteure présente sa théorie du sexologème. Reprenant et transformant la définition du socio-sémioticien Marc Angenot, pour qui "un idéologème est un dispositif intertextuel, un système idéologique", Noizet propose de nommer sexologème "le réseau de maximes topiques qui se rapporte à la structuration du système sexe/genre". Revendiquant les résultats des réflexions féministes matérialistes de Nicole-Claude Mathieu et de Colette Guillaumin, elle affirme que "le genre construit le sexe et que dans cette perspective il y a nécessairement une manipulation idéologique". Le sexologème est donc "la mise en forme d'un ensemble de propositions qui informent, argumentent et structurent le rapport dialectique entre sexe et genre dans un contexte déterminé". Pascale Noizet montre ainsi comment se met en place une certaine hégémonie discursive — qui produit une logique hétérosociale. Loin de l'optimisme post-moderniste qui croit en la fluidité des genres, elle souligne à quel point cette logique s'est montrée très capable d'annuler la subversion des contre-discours. A la croisée de deux perspectives théoriques solidement ancrées dans une approche matérialiste — la socio-sémiotique et le féminisme — Pascale Noizet nous propose de continuer à "expliquer les conditions de production du dicible, pour actualiser une histoire de l'institutionnalisation des tabous." Cette proposition va dans le sens de la réflexion féministe et lesbienne : il s'agit en définitive "d'analyser l'hégémonie hétérosociale, c'est-à-dire l'organisation dialectique des deux catégories de sexe dont le procès de différenciation fonde la définition des femmes et leur oppression".

La démonstration impressionnante de Pascale Noizet est servie par une approche matérialiste — remarquable à une époque où le post-modernisme brouille la perception des rapports sociaux de sexes dans leur crudité concrète. Son grand mérite est de nous dévoiler le tour de force idéologique que représente l'idée moderne d'amour : présenter comme liberté de choix l'éclosion d'un sentiment organisé pour masquer une obligation de choix — à l'intérieur d'un système où le possible est drastiquement limité. Aboutissement magistral de la réflexion commencée il y a presque vingt ans par les lesbiennes radicales, ce travail donne des éléments pour penser la situation de l'ensemble de la "classe des femmes" décrite par le féminisme matérialiste. Il montre également que, si dans le monde anglo-saxon, certaines des prémisses de ce courant demeurent trop ignorées, elles ont essaimé avec succès dans le Québec francophone. Il illustre enfin un phénomène récurrent et qui mérite d'être souligné : les recherches féministes intègrent et questionnent avec dynamisme et audace des disciplines dont bien des intellectuels fameux n'ont même encore jamais entendu parler — ici la socio-sémiotique. A l'opposé d'un stéréotype qui voudrait ranger le féminisme du côté de la rigidité et du passé, son intérêt pour les disciplines les plus novatrices et sa liberté d'esprit le placent à la tête de la lutte contre le conservatisme intellectuel dominant.

Jules Falquet